

de Dollard. Les parents de ce temps-là, ne léguaient pas à leurs fils autant d'argent que ceux d'aujourd'hui, ils ne les entouraient pas d'autant de délicatesses, mais quels héros ils formaient!

C'est à faire des hommes qui sachent prier, qui sachent se vaincre et qui sachent aimer Dieu que travaillent, dans nos collèges et dans nos couvents, tous nos éducateurs et nos éducatrices.

Voilà le trésor, la part d'héritage dont ils veulent les enrichir.

S'ils n'avaient en vue que de former des bacheliers, de multiplier des teneurs de livres et de dresser d'habiles musiciennes, le résultat ne vaudrait pas les sacrifices qu'il coûte.

Hélas ! C'est souvent l'unique point de vue qu'aperçoivent trop de parents. Du principal, qui est la formation chrétienne, ils ne paraissent avoir aucun souci.

Aussi pour eux, quand il s'agit de leurs enfants en vacances, repos devient paresse, vie désordonnée, vie sans prière, vie livrée à tous les hasards du caprice, à toutes les impulsions du mal.

De telles vacances sont désastreuses. Comment ne le seraient-elles pas ? ... Le peu que l'enfant avait acquis au collège, il le perd en quelques jours. Car rien ne remplace l'éducation de la famille. A de rares exceptions près, tout ce que peuvent les meilleurs éducateurs c'est d'y apporter aide et développement.

Ah ! si tous les parents voulaient comprendre cela, combien l'œuvre de nos collèges serait plus féconde, le dévouement de nos religieuses, de nos Frères et de nos prêtres ne se perdrait pas en résultats nuls pour tant d'enfants !

Qu'ils y pensent donc !

Car, en ces jours de plaisirs fous, et de grosses ivresses, il importe de former des générations fortes, entraînées à la lutte, grandies dans la prière et le sacrifice, embrasées de l'amour de Dieu.

Là, est l'espoir de survie et de résistance pour notre race en ce pays.

Là, est l'accomplissement des desseins de Dieu sur nous.

Édouard-V. LAVERGNE, ptre.

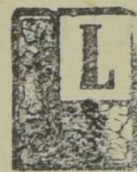
Un petit neveu à son oncle :

— Dis donc, mon oncle, pourquoi donc que tu as des lunettes ?

— Mais, c'est pour y voir mieux ...

— Ah ! ... Tu es donc bien curieux ? ...

L'antienne des agonisants



LE samedi 2 juillet 1898, mon frère Léon, Dominicain, s'embarquait à New-York sur la *Bourgogne* ; il quittait, voulant revoir la France, et nous qui l'attendions, le couvent de Rosary-Hill où il avait, quarante-huit mois, peiné dans l'espérance, au service de son Ordre, pour la haute gloire de Dieu.

Avec lui partaient son prieur, le P. Cyprien Florisoone, et le P. Bernardin Merlin, Breton de Saint-Brieuc. Un quatrième devait les joindre ; il manqua de quelques heures le bateau. Mon frère, qui portait en religion le nom de P. Joseph, était le plus jeune des trois : il allait vers ses vingt-cinq ans.

Résolu à ne plus retourner en Amérique, il avait mis dans son bagage jusqu'à ses notes de théologie. Mais laissait-il, sans se retourner tendrement, les amis de là-bas, son monastère très pauvre, dont il avait, à travers mainte adversité, assuré la subsistance, la cellule qui l'avait aidé à faire de son être intime quelque chose de simple et de radieux, comme elle, les courses d'apôtre qu'il osait dans une paroisse montagnarde vaste de cinq lieues, par des tourmentes de neige, sur un vieux cheval, son habit de moine en paquet à l'arçon, tantôt seul, tantôt accompagnant le P. G... intrépide coureur d'aventures, chez qui Léon retrouvait son esprit de violence conquérante ?

Au moment de la séparation, il fut triste à la mort. Il pressentait peut-être que la traversée prochaine serait le signal du grand voyage, et, dans la vigueur d'une bouillante jeunesse, il ne renonçait pas à la terre sans que sa nature frémit.

L'attente d'un événement douloureux — ils ne savaient lequel — monta sur le bateau avec lui et ses deux compagnons. Le capitaine Deloncle en fit la remarque au P. Bernardin, homme pourtant d'humeur joviale, musicien fervent, enclin, comme mon frère, à percevoir dans un beau chant d'Eglise les prémices des voix angéliques.

— Père, où avez-vous perdu votre gaieté ?

— Je n'en sais rien, *quelque chose* pèse sur nous. L'avenir l'éclaircira.

Il y avait quarante heures que, pour les passagers de la *Bourgogne*, l'Amérique avait dis-